coup plus vastes ; et l'histoire a le droit de compter parmi ses gloires les plus sûres d'avoir ainsi, en élaborant sa technique, ouvert aux hommes une route, nouvelle vers le vrai et, par suite, le juste.

© Armand Colin

De la connaissance historique

(1954)

HENRI-IRÉNÉE MARROU

(1904-1977)

Spécialiste de saint Augustin, professeur de patristique à la Sorbonne, musicologue averti, catholique engagé au sein de la revue Esprit, auteur d'une Histoire de l'éducation dans l'Antiquité qui n'a guère pris de rides depuis qu'elle fut composée voilà près d'un demi-siècle, Henri-Irénée Marrou ne cessa, sa vie durant, de s'intéresser à la philosophie, à l'épistémologie, à la méthodologie et à l'histoire de l'histoire. Le petit livre qu'il a donné en 1954 sous le titre De la connaissance historique, toujours réédité — à présent en format poche —, a accompagné des générations d'étudiants et a largement contribué à diffuser un certain nombre d'idées qu'il a soit empruntées, soit élaborées lui-même. Parmi les premières, la théorie des idéal-typen de Max Weber et la théorie dite du présentisme qu'on trouve aussi bien chez Croce — « Toute histoire est histoire contemporaine » — que chez Marc Bloch ou Raymond Aron. L'originalité de Marrou apparaît quand il accorde la plus grande place non aux conditions historiques, sociales, idéologiques dans lesquelles travaille l'historien, mais à la personnalité même de celui-ci. Pour Marrou la valeur de la connaissance historique est directement fonction de la richesse intérieure et de la qualité de l'âme de l'historien. L'histoire est à la fois saisie partielle de l'objet et aventure intellectuelle, spirituelle du sujet connaissant. Le bon historien est l'historien lucide qui, pratiquant le « connais-toi toi-même », est capable de juger son œuvre à distance et de la corriger. Ainsi fit Marrou qui fit suivre d'un retractatio sa thèse sur Saint Augustin et la fin de la culture antique. Avec Marrou triomphe un relativisme humaniste, personnel et, en définitive, optimiste.

Source : H. I. Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, p. 51-67.

Bibliographie : G. Bourde et H. Martin, *les Écoles historiques*, op. cit., chap. xi, « Le doute sur l'histoire ».

SI ON LA DÉPOUILLE de ses outrances polémiques et de ses formulations paradoxales, la philosophie critique de l'histoire se ramène finalement à la mise en évidence du rôle décisif que joue, dans l'élaboration de la connaissance historique, l'intervention active de l'historien, de sa pensée, de sa personnalité. Nous ne dirons plus : « l'histoire est, hélas ! inséparable de l'historien » (P. Valéry).

On ne peut s'empêcher d'évoquer la réplique de Gide : « Tant pis ! reprit Ménalque. Je préfère me dire que ce qui n'est pas, c'est ce qui ne pouvait pas être. » Ni hélas ni tant pis ne sont des catégories philosophiques.

Nous enregistrons ce fait, inscrit dans la structure de l'être, sans surprise ni colère ; nous ne pouvons que constater la situation faite à l'historien par les conditions de la connaissance (structure de l'esprit et nature de l'objet) et c'est à l'intérieur de ces nécessités que nous cherchons à montrer à quelles conditions et dans quelle limite une connaissance authentique, c'est-à-dire vraie, du passé humain se trouve accessible.

C'est ici que je me sépare de Raymond Aron dont la prise de position me paraît encore trop polémique ; le sous-titre de sa thèse est bien révélateur : « Essai sur les limites de l'objectivité historique » (« Une science historique universellement valable est-elle possible ? Dans quelle mesure l'est-elle ? »). Le vrai problème est le problème « kantien » (À quelles conditions la connaissance historique est-elle possible ?), ou pour mieux dire celui de la vérité de l'histoire, dont l'objectivité n'est pas le critère suprême.

Il est devenu classique et il peut être encore utile, pédagogiquement, d'opposer cette prise de conscience, qui suffit à définir ce que nous appelons avec fierté le nouvel esprit historique, ce principe fondamental, aux illusions de nos prédécesseurs positivistes. Ils rêvaient, je ne crois pas qu'il soit calomnieux de le dire, d'aligner l'histoire sur ce qu'ils appelaient, le mot est bien révélateur, les sciences « exactes », la physique, la chimie, la biologie, — sciences d'ailleurs dont ils se faisaient une image bien naïve, si élémentaire qu'elle en devenait fautive (nous aurons l'occasion d'y revenir en précisant la distinction, essentielle mais qui demande à être nuancée, entre sciences de la nature et sciences de l'esprit) : éblouis et un peu intimidés par les triomphes incontestables de ces sciences, les théoriciens positivistes essayèrent de définir les conditions auxquelles devrait satisfaire l'histoire pour atteindre, elle aussi, à l'honorable rang de science positive, de connaissance « valable pour tous », — à l'objectivité. Leur ambition avouée était de promouvoir « une science exacte des choses de l'esprit ».

Le mot est de Renan : il faut relire *L'avenir de la science* pour mesurer la tragique assurance avec laquelle les hommes de 1848 se sont engagés, et ont engagé avec eux la culture occidentale, sur une voie qui s'est révélée aujourd'hui une impasse ; s'il reste quelque amertume dans notre voix lorsque nous évoquons ces hommes, qui furent nos maîtres, je demande à mes jeunes lecteurs de mesurer quelle fut l'ampleur du redressement que nous avons été contraints d'effectuer.

Pour mettre à son tour leur position en formule, nous poserions :

$$h = P + p$$

Pour eux, l'histoire c'est du Passé, objectivement enregistré, plus, hélas ! une intervention inévitable du présent de l'historien, quelque chose comme l'équation personnelle de l'observateur en astronomie, ou l'astigmatisme de l'ophtalmologiste, c'est-à-dire une donnée parasitaire, quantité qu'il faudrait s'efforcer de rendre aussi petite que possible, jusqu'à la rendre négligeable, tendant vers zéro.

Dans cette conception, on paraît admettre que l'historien, et déjà avant lui le témoin dont il utilise le document, ne pourraient, par leur apport personnel, que porter atteinte à l'intégrité de la vérité, objective, de l'histoire ; qu'il fût positif ou négatif, — lacunes, incompréhensions, erreurs dans le second cas, considérations oiseuses, fleurs de rhétorique dans le premier —, cet apport serait toujours regrettable et devrait être éliminé. On eût aimé faire de l'historien, et déjà de ses informateurs, un instrument purement passif, comme un appareil enregistreur, qui n'aurait qu'à reproduire son objet, le passé,

avec une fidélité mécanique, — à le photographe, comme on eût dit, j'imagine, vers 1900.

Et l'image eût été magnifiquement trompeuse, car nous avons appris entre temps à reconnaître tout ce que pouvait avoir de personnel, de construit, de profondément informé par l'intervention active de l'opérateur ces images obtenues pourtant avec des moyens aussi objectifs que des lentilles et une émulsion de bromure d'argent, — du *Baudelaire* de Nadar aux *Images à la sauvette* de Cartier-Bresson.

Feuilletons le parfait manuel de l'érudit positiviste, notre vieux compagnon le Langlois et Seignobos : à leurs yeux, l'histoire apparaît comme l'ensemble des « faits » qu'on dégage des documents ; elle existe, latente, mais déjà réelle, dans les documents, dès avant qu'intervienne le labeur de l'historien. Suivons la description des opérations techniques de celui-ci : l'historien trouve les documents puis procède à leur « toilette », c'est l'œuvre de la critique externe, « technique de nettoyage et de raccommodage » : on dépouille le bon grain de la balle et de la paille ; la critique d'interprétation dégage le témoignage dont une sévère « critique interne négative de sincérité et d'exactitude » détermine la valeur (le témoin a-t-il pu se tromper ? A-t-il voulu nous tromper ?...) ; peu à peu s'accumule dans nos fiches le pur froment des « faits » : l'historien n'a plus qu'à les rapporter avec exactitude et fidélité, s'effaçant derrière les témoignages reconstruits valides.

En un mot, il ne construit pas l'histoire, il la retrouve : Collingwood, qui ne ménage pas ses sarcasmes à une telle conception de la « connaissance historique préfabriquée, qu'il n'y aurait qu'à ingurgiter et recracher », appelle cela « l'histoire faite avec des ciseaux et un pot de colle », *scissors and paste*. Ironie méritée, car rien n'est moins exact qu'une telle analyse, qui ne rend pas compte des démarches réelles de l'esprit de l'historien.

Une telle méthodologie n'aboutissait à rien moins qu'à dégrader l'histoire en érudition, et de fait c'est bien à cela qu'elle a conduit celui de ses théoriciens qui l'a pratiquement prise au sérieux, Ch.-V. Langlois qui, à la fin de sa carrière, n'osait plus composer de l'histoire, se contentant d'offrir à ses lecteurs un montage de textes (ô naïveté, comme si le choix des témoignages retenus n'était pas déjà une redoutable intervention de la personnalité de l'auteur, avec ses orientations, ses préjugés, ses limites !) : voir par exemple *La connaissance de la nature et du monde d'après les écrits français à l'usage des laïcs* (1911, rééd. en 1927 comme t. III de *La vie en France au moyen âge du xii^e au milieu du xiv^e siècle*).

Mais non, « il n'existe pas une réalité historique, toute faite avant la science qu'il conviendrait simplement de reproduire avec fidélité¹ » : l'histoire est le résultat de l'effort, en un sens créateur, par lequel l'historien, le sujet connaissant, établit ce rapport entre le passé qu'il évoque et le présent qui est le sien. On sera tenté ici de recourir de nouveau à une comparaison avec l'idéalisme, pour qui la connaissance reçoit sa forme, sinon même sa réalité tout entière, de l'activité de la pensée. J'hésite cette fois à le faire, étant bien conscient des dangers que comporte l'abus de telles références, car à trop insister sur l'apport créateur de l'historien, on en viendrait à décrire l'élaboration de l'histoire comme un jeu gratuit, le libre exercice d'une imagination fabulatrice se jouant parmi un matériel hétéroclite de textes, dates, gestes et paroles avec la liberté du poète qui jongle avec ses rimes pour composer un sonnet...

1. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 120.

Or une telle conception, qui ruine le sérieux de notre discipline et la validité de sa vérité, ne saurait passer pour une description adéquate de l'activité réelle de l'historien, telle que nous en faisons l'expérience dans notre labeur de chaque jour. Il vaut mieux donc renoncer à toute comparaison par trop boiteuse et chercher à s'exprimer sans détours métaphoriques. Je me rallierai volontiers à la formule, sans prétention ni paradoxe, qu'a proposée un de nos confrères britanniques, le professeur V. H. Galbraith de Cambridge : *History, I suppose, is the Past, — so far as we know it*, « l'histoire, c'est le passé, dans la mesure où nous pouvons le connaître ».

Oui, beaucoup mieux que l'orgueil du philosophe idéaliste, assuré de construire (comme il dit) le réel avec les seules ressources de la pensée, beaucoup mieux que la myopie consciencieuse de l'érudit positiviste, content d'accumuler des « faits » dans sa boîte à fiches, la modestie, et la précision logique, de cette formule me paraît apte à résumer l'essentiel de notre expérience d'historiens : elle ne saurait être décrite comme le paisible labeur de l'un ni comme l'expansion triomphante de l'autre ; elle est quelque chose de beaucoup plus risqué, en un sens de tragique, d'où nous sortons haletants, humiliés, toujours plus qu'à demi vaincus, quelque chose comme la lutte de Jacob avec l'Ange de Yahvé, au gué du Yabboq : nous n'y sommes pas seuls, nous nous rencontrons dans les ténèbres avec un Autre mystérieux (ce que j'appelais plus haut la réalité nouménale du passé), réalité à la fois ressentie comme terriblement présente et comme rebelle à notre effort : nous essayons de l'étreindre, de la forcer à se soumettre, et toujours finalement, en partie au moins, elle se dérobe... L'histoire est un combat de l'esprit, une aventure et, comme toutes les équipées humaines, ne connaît jamais que des succès partiels, tout relatifs, hors de proportion avec l'ambition initiale ; comme de toute bagarre engagée avec les profondeurs déroutantes de l'être, l'homme en revient avec un sentiment aigu de ses limites, de sa faiblesse, de son humilité.

Car nous sentons bien quelle est la tâche qu'il faudrait pouvoir assumer ; à force de nous colleter avec ce réel déroutant, nous finissons par le situer assez bien pour savoir ce qu'il nous faudrait, et ce qu'il nous manque, pour pouvoir le connaître de façon authentique et totale ; notre raison parvient à concevoir quel esprit devrait être celui de l'historien pour devenir capable d'une telle connaissance (au sens où la géométrie nous parle d'un arc capable d'un angle donné). Il devrait tout savoir, tout ce qui a été réellement senti, pensé, accompli par tous les hommes du passé ; saisir cette complexité sans ignorer, ni briser, ni altérer les relations internes, délicates, multiples, enchevêtrées, qui relient, dans le réel, ces manifestations de l'activité humaine et dont la connaissance lui confère une intelligibilité. Si limitée que soit notre expérience, elle suffit à nous révéler l'existence de ce réseau serré de relations où les causes prolongent leurs effets, où les conséquences se recourent, se nouent, se combattent, où le moindre « fait » (cette rencontre d'où va, peut-être, dépendre l'orientation de tout mon futur...) est le point d'aboutissement d'une série convergente de réactions en chaîne ; tout problème d'histoire, si limité soit-il, postule, de proche en proche, la connaissance de toute l'histoire universelle.

Je reprendrai l'exemple, déjà devenu classique, proposé par Ch. Morazé : soit l'avènement de Jules Ferry à la tête du gouvernement français ; son historien doit reconnaître évidemment les conditions précises de son accession au pouvoir, les tractations qui l'ont amenée, et donc quelle était la situation parlementaire française en septembre 1880 ; parlementaire ? disons de façon plus générale et plus profonde la situation politique, donc sociale, économique, etc. Française ? On ne peut négliger la conjoncture interna-

tionale : l'enquête va se déployer sur de nouveaux registres. Mais revenons à Jules Ferry : qui est cet homme ? Un tempérament, une psychologie, l'aboutissement en 1880 d'une histoire personnelle déjà longue (notre confrère, le psychanalyste, insistera pour la prolonger jusqu'à l'étape prénatale) ; mais l'homme Ferry est-il seulement le produit d'une évolution commencée à l'instant de sa conception ? Jules Ferry c'est aussi Saint-Dié, l'émigration alsacienne, les cotonniers de Mulhouse, le protestantisme français, etc. (car il faudra remonter jusqu'aux origines chrétiennes) ; mais il y a une autre piste : la bourgeoisie industrielle, l'effondrement des prix agricoles, et une nouvelle série qui nous conduira, par l'étude des structures agraires de la campagne française, jusqu'aux défrichements de la préhistoire... Et il ne s'agit dans tout cela que des enquêtes que notre esprit conçoit comme possibles ; mais nous savons bien à quel hasard est suspendu le fait que nous sommes avertis, pour chacune, de sa possibilité ; il devient légitime de postuler l'existence de bien d'autres séries causales que celles qui viennent d'être énumérées.

Ainsi en extension comme en compréhension le problème posé par le passé humain se révèle d'une structure doublement et indéfiniment complexe : on pourrait transposer à l'objet de l'histoire le thème pascalien du double infini ; je n'en pousserai pas l'esquisse plus loin, il suffit que le vertige nous ait effleurés.

Si tel est le problème posé par ce programme de l'histoire, quel Esprit peut s'en déclarer capable ? Nous répondrons : un tel Esprit existe, c'est le Seigneur notre Dieu [...], dont la Sagesse créée «est en effet en elle-même un Esprit intelligent subtil, agile, pénétrant, clair, tranchant, incoercible, solide et sûr, "capable" de tout, qui domine tout, qui pénètre tout...». Il convient que le philosophe s'arrête et prononce avec adoration le Nom ineffable, — car sa méditation suffira à écarter de lui la tentation la plus dangereuse, celle qui n'a cessé de menacer toute philosophie de l'histoire, l'erreur fatale, le péché de la démesure, l'historien doit se souvenir à temps qu'il n'est qu'un homme et qu'il convient aux mortels de penser en mortels, $\theta\eta\tau\alpha \phi\rho\nu\epsilon\iota\nu$.

J'ai parlé en chrétien, mais la formule d'Euripide montre que cette vérité possède une valeur absolue. La référence à la pensée chrétienne s'impose à tout Occidental, témoin Aron qui est contraint d'écrire : «Dieu seul pourrait peser la valeur de tous les actes, mettre à leur place les épisodes contradictoires (?), unifier le caractère et la conduite. Avec la théologie doit disparaître la notion de cette vérité absolue... En fait, elle ne disparaît pas, étant toujours concevable comme possible, et le théologien, chrétien ou païen, disons mieux le philosophe, la proclame inaccessible à la condition humaine.

Le premier principe de conduite pratique que nous formulerons à l'adresse de notre disciple sera (s'il est permis de parler en termes familiers) : tu n'es pas le bon Dieu, n'oublie pas que tu n'es qu'un homme. Ce rappel ne doit pas être interprété comme un aveu d'impuissance, une invite au renoncement et au désespoir (saint Thomas qui exalte la vertu de *magnanimitas*, nous met en garde contre cette ruse du péché : il n'y aurait là qu'une forme subtile de l'orgueil) : le philosophe doit se réjouir d'avoir précisé, quelle qu'elle soit, la vérité au sujet de l'être, — la vérité, ici, au sujet de l'être de l'historien. Mais oui, mon fils, tu n'es qu'un homme, ce n'est pas une raison pour renoncer à faire ton métier, ton métier, d'homme-historien, humble, difficile, mais, dans ses limites, assurément fécond.

Notre philosophie elle aussi est humaine et ne peut avancer que d'un pas à la fois ; cette fécondité, réelle mais limitée, nous l'établirons en son temps ; il fallait, pour l'instant, assurer ce premier point : la disproportion fondamentale entre l'objet auquel

s'attache l'histoire, cette réalité historique nouménale que seul peut étreindre Dieu, et les moyens limités dont elle dispose, les pauvres petits efforts de l'esprit humain, ses méthodes, ses instruments. Je me souviens avoir suivi du haut d'un rocher les efforts d'un pêcheur dans un lac de montagne ; j'apercevais, brillant dans l'eau transparente, les belles truites, qu'il convoitait de la rive, se jouer loin de sa ligne trop courte... Ainsi en est-il souvent de l'historien : ses moyens limités ne lui permettent pas de balayer dans ses filets toute l'étendue du lac du passé ; l'histoire ce sera *the Past so far as...*, ce qu'il pourra en saisir dans ses filets. Ce n'est pas rien, nous le verrons, mais ce n'est pas tout, et surtout ce n'est pas la même chose : l'histoire, c'est ce que l'historien réussit à étreindre du passé, mais en passant à travers ses instruments de connaissance, ce passé a été si re-élaboré, retravaillé qu'il en est tout renouvelé, qu'il est devenu, ontologiquement, tout autre. Mais il est temps de passer à l'étude de cette transmutation.

Pour découvrir ce que va devenir l'histoire, il faut cesser de méditer sur son objet, cet indéterminé, cet $\alpha\rho\epsilon\iota\sigma\mu\omicron\varsigma$, mais partir de l'historien, suivre ses démarches sur la voie qui le conduira à la connaissance : l'histoire sera ce qu'il aura réussi à élaborer.

Ouvrons notre Langlois-Seignobos : Livre I, chapitre 1, première ligne : «L'histoire se fait avec des documents», formule que reprendra la conclusion : «L'histoire n'est que la mise en œuvre de documents.» J'entends bien, mais logiquement parlant, ce n'est pas le document qui est au point de départ ; l'historien n'est pas un simple ouvrier attaché à la transformation d'une matière première, ni la méthode historique une machine-outil dans laquelle on introduirait comme par un entonnoir du document brut et d'où sortirait un fin tissu continu de connaissance. Notre travail suppose une activité originale, issue d'une initiative : l'histoire est la réponse (élaborée évidemment au moyen des documents : nous allons y revenir) à une question que pose au passé mystérieux la curiosité, l'inquiétude, certains diront l'angoisse existentielle, de toute façon l'intelligence, l'esprit de l'historien. Le passé se présente à lui, tout d'abord, comme un vague fantôme, sans forme ni consistance ; pour le saisir il faut l'enserrer étroitement dans un réseau de questions sans échappatoires, le contraindre à s'avouer ; aussi longtemps que nous ne l'attaquons pas de la sorte il demeure voilé et silencieux. Logiquement, le processus d'élaboration de l'histoire est déclenché, non par l'existence des documents, mais par une démarche originale, la «question posée», qui s'inscrit dans le choix, la délimitation et la conception du sujet.

Pratiquement il peut arriver qu'une recherche historique soit mise en branle par la rencontre fortuite d'un document ; la chèvre broute où elle est attachée (par combien de collègues, interrogés sur leurs travaux, ai-je entendu donner cette raison) : la proximité de tel dépôt d'archives, les ressources de telle bibliothèque, la mise au jour, au hasard des fouilles, d'un monument nouveau (le cas est fréquent en histoire ancienne où les documents sont rares et tout matériel nouveau le bienvenu) peuvent paraître comme l'origine de tels travaux, — mais cela ne change rien à la priorité logique de la «question» que l'historien posera à ces documents.

L'analyse en apparence superficielle de Langlois et Seignobos s'explique (soyons justes) par la conception étroite qu'on s'est longtemps faite de l'histoire et dont, quoi qu'ils en eussent, ils demeuraient prisonniers. On la limitait, pratiquement, à ce qui s'appelait l'histoire générale, l'étude des «grands» événements historiques, c'est-à-dire, d'abord, les guerres, les négociations diplomatiques qui les avaient préparées ou terminées, puis les vicissitudes de la politique intérieure étudiée à la tête : le roi, ses ministres, la cour, — ou bien les leaders du milieu gouvernemental, les assemblées et

leur vie parlementaire. Si on ajoute à cela quelques catastrophes naturelles, telles qu'une épidémie de peste, c'est là à peu près tout ce que Thucydide par exemple a estimé utile de nous rapporter sur la Grèce de son temps, et pendant des siècles les historiens se sont contentés d'un programme analogue; tout au plus, depuis Voltaire, ajoutaient-ils à leur récit, en appendice et comme en hors d'œuvre, un tableau de l'état des sciences, des lettres et des arts. Dans ces conditions le programme était tout tracé, les questions étaient posées d'avance et la conception du sujet se ramenait au choix d'une période. Aujourd'hui a triomphé une conception tout autre de l'histoire, «à la fois élargie et poussée en profondeur.»

L'expression est de Marc Bloch : il n'est que juste de souligner la part que l'équipe Lucien Febvre-Marc Bloch a prise, en France, dans cette lutte victorieuse contre la vieille idole de l'histoire politique, événementielle, «histoire historisante». Mais la réaction a été très générale et n'est pas le bien propre d'une école : déjà Lord Acton donnait comme consigne à ses étudiants : «Étudiez des problèmes et non des périodes» et tout le long du XIX^e siècle on assiste aux progrès de l'histoire de la civilisation, *Kulturgeschichte*, qui s'oppose à sa vieille rivale, l'«histoire-batailles».

L'histoire politique est presque suffoquée par le foisonnement des recherches concernant les histoires «spéciales», histoire économique et sociale, histoire des idées, des mentalités, des *Weltanschauungen*, histoire des sciences, de la philosophie, de la religion, de l'art, cela même au point qu'il est peut-être devenu nécessaire de réagir, au moins sur le plan pédagogique : à trop rechercher compréhension et profondeur, la culture historique court le risque de quitter la réalité concrète pour se dissoudre en fumées abstraites : rappelons sans cesse aux jeunes travailleurs que l'histoire de la civilisation (et chacune de ses histoires spéciales) doit se projeter sur un réseau serré de noms, dates, événements précis et que les faits politiques, d'ordinaire les mieux documentés, fournissent la trame solide d'un tel canevas.

Dès lors quand il va aborder l'étude d'une certaine époque ou d'un milieu, l'historien ne se voit pas imposer, ou, si l'on préfère, n'a pas à sa disposition un programme de recherche fixé *a priori* et en quelque sorte passe-partout : ce programme, c'est à lui de le fixer et par suite tout le développement ultérieur de la recherche et la connaissance elle-même à laquelle on aboutira se trouvent orientés et prédéterminés par les questions posées.

Je dis «questions» pour faire court, mais quand l'esprit élabore une question, il formule aussitôt une ou plusieurs réponses possibles : une question précise (et seule une question précise est utile en histoire) se présente sous la forme d'une hypothèse à vérifier : «Ne serait-il pas vrai que... ?» Sans doute en cours de vérification, l'hypothèse se trouvera le plus souvent reprise, corrigée, transformée jusqu'à devenir méconnaissable, mais il reste qu'au point de départ il y a eu un effort créateur de l'historien qui a commencé par élaborer une image provisoire du passé.

Préoccupons-nous d'exorciser à nouveau le dangereux fantôme de l'idéalisme : limitons la part de «construction» autonome que comporte une telle élaboration du questionnaire et de ses hypothèses annexes : sans parler du fait que la validité de l'hypothèse reste suspendue au processus de vérification de sa convenance par rapport aux données documentaires, il est bien évident que la connaissance historique ne part pas de zéro : c'est par analogie avec une situation humaine déjà connue que nous formulons cette image hypothétique du passé à connaître et la part de la transposition y reste assez faible, car le plus souvent (le cas excepté d'une civilisation nouvellement découverte et

tout à fait aberrante ; mais alors qu'en pourra-t-on savoir ?) l'historien sait déjà en gros quelles sont les questions vraiment susceptibles d'être posées, quels sont les sentiments, les idées, les réactions, les performances techniques qui peuvent être attribués aux hommes d'une époque et d'un milieu donnés. Ses hypothèses de départ ont d'autant plus de chance de se montrer fécondes qu'elles contiendront une moindre part d'extrapolation.

C'est ici qu'il faut introduire la notion de progrès à l'intérieur d'un développement homogène de la recherche : lorsque la science historique aborde l'étude d'un domaine nouveau, il lui est à peu près impossible d'éviter de commettre l'affreux péché d'anachronisme : on ne sait pas encore quelles sont les questions à poser, l'esprit ne dispose pas d'instruments d'analyse assez précis pour construire un questionnaire adéquat.

C'est pourquoi par exemple je ne jeterai pas la pierre à Michelet pour avoir fait d'Abélard un libre esprit, un apôtre de la raison contre les «obscurantins scolastiques» ; les catégories héritées de l'*Aufklärung* ne donnaient pas à ce libéral romantique l'équipement mental nécessaire pour comprendre la pensée chrétienne du XII^e siècle ; si nous y réussissons mieux aujourd'hui, c'est grâce aux progrès réalisés, grâce aux efforts dépen-sés avec continuité, de Michelet lui-même à Étienne Gilson.

Il reste que la connaissance d'un objet historique peut être dangereusement déformée ou appauvrie par le biais maladroît suivant lequel elle a été abordée au départ.

Un exemple de question mal posée : on s'est disputé pendant une génération, à propos de saint Augustin, en se demandant si en 386 à Milan il s'était converti au néoplatonisme ou au christianisme : or P. Courcelle nous a maintenant fait comprendre qu'à cette époque le néoplatonisme était la philosophie officielle du milieu intellectuel chrétien de Milan, à commencer par son évêque, saint Ambroise.

Exemple d'appauvrissement : voici les deux histoires qui ont été publiées de la petite ville de Gap¹ ; elles ne s'étendent guère que sur le moyen âge et sur cette période même se réduisent à une série de monographies sur les évêques successifs dont on nous retrace presque exclusivement les démêlés d'ordre politique qui les ont opposés soit à la municipalité, soit au suzerain, le comte de Forcalquier, puis le Dauphin... Rien sur l'histoire même de la population de cette petite cellule humaine, son activité économique, sa structure sociale, l'évolution de l'une et de l'autre (j'entrevois pourtant ici ce que J. Schneider a si bien su analyser à Metz², une bourgeoisie qui, enrichie, se transforme en noblesse terrienne) ; rien sur la vie spirituelle : pourtant la crise de la Réforme a été ici extrêmement grave comme dans tout le Dauphiné (Gap est la patrie de Farel, un des principaux Réformateurs), mais on ne m'en montre que les effets politiques, les guerres de religion. Sur les origines, des banalités ; pourtant on pouvait, comme l'a fait A. Déléage³ pour la Bourgogne, exploiter systématiquement le matériel toponomastique représenté par les «lieux-dits» attestés tant de nos jours que dans les censiers médiévaux, ce qui permettrait par l'analyse étymologique de reconstituer les étapes successives de l'occupation du sol et donc du peuplement, en remontant jusqu'aux défrichements pré-celtiques. On pouvait par l'étude des légendes hagiographiques et par l'analyse de la répartition des saints titulaires des diverses églises de la région reconsti-

1. Th. Gautier, *Histoire de la ville de Gap et du Gapençais*, 1842, publ. par P.-P. Guillaume, Gap, 1909; J. Roman, *Histoire de la ville de Gap*, 1892.

2. *La ville de Metz aux XIII^e et XIV^e siècles*, Nancy, 1950.

3. *La vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du XI^e siècle*, Mâcon, 1941.